

des Finances (M. Fleming) et du projet de loi, que ce privilège ne s'étendra qu'aux ouvriers de la construction.

Or, pour bien comprendre la situation dans laquelle se trouve le bûcheron, comparative-ment à l'ouvrier de la construction, il suffit d'examiner la structure économique de l'industrie ontarienne du papier et de la pâte à papier. Le problème est le même évidemment dans plusieurs régions du Canada, mais je ne puis parler que des régions que je connais en Ontario. Il convient de noter qu'à l'heure actuelle l'industrie du papier et de la pâte à papier est la plus importante de l'Ontario, du point de vue des recettes.

Les sociétés de papier et de pâte à papier exploitent en ce moment sur ce qu'on pourrait appeler une échelle à très long terme. Elles ont des concessions s'étendant de 4,000 à 5,000 milles carrés de superficie et on les oblige à exploiter aux termes des lois provinciales, en conformité d'une sorte de programme à trois étapes,—un plan de 5 ans, un de 10 ans et l'autre de 50 ans même. Une telle organisation permet de prévoir la production et l'emplacement des camps longtemps d'avance. Ainsi, dans la concession de la *Timberley Clark Corporation*, dans la région du lac Long, on trouve des camps destinés à loger et nourrir les travailleurs forestiers pendant un demi-siècle. C'est donc dire que, grâce à cette exploitation répartie sur une longue période, l'industrie a acquis une certaine stabilité.

Mais il nous faut songer à ce que sera l'aspect social du problème forestier. On ne saurait affirmer que nous aurons des conditions sociales idéales à ces endroits, qui sont de véritables collectivités où l'homme, la femme et les enfants ont l'avantage de travailler et de vivre en famille. De nombreuses entreprises, en particulier la *Marathon Corporation* et l'*Ontario Minnesota Paper Company*, se sont beaucoup efforcées de faciliter la vie de famille dans leurs camps; mais ce que font ces entreprises n'embrasse qu'une faible partie de nos travailleurs forestiers et il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui et pendant longtemps encore ceux qui travaillent à la coupe du bois à pâte, base de notre principale industrie, devront s'éloigner de leur famille. Les familles demeureront dans la ville ou au village de la région et l'étendue de l'entreprise de bois à pâte et de papier est tellement vaste de nos jours qu'on ne saurait penser que les travailleurs pourraient aller chez eux régulièrement, sauf peut-être une fin de semaine de temps à autre.

Je pense ici à Port-Arthur. Les grands camps de bûcherons les plus rapprochés se trouvent à une distance allant de 40 à 75 milles.

Cela étant, on peut être assuré que des hommes mariés travailleront dans ces camps, de

façon à permettre à un grand nombre de sociétés de continuer leur exploitation. Toutefois, ces sociétés ne sauraient leur assurer les facilités matérielles nécessaires. Il sera également impossible à ces hommes de se doter eux-mêmes des facilités matérielles qu'il leur faudrait pour vivre sur place avec leurs familles.

Ainsi, ils doivent entretenir un ménage dans une ville et faire face à leurs propres dépenses, et je dirai qu'ils sont dans une situation encore plus ingrate que l'ouvrier de la construction parce que le travail de construction, par sa nature même, implique plus de déplacements et que l'ouvrier de la construction peut travailler, occasionnellement du moins, près de son foyer. Mais cela arrive très rarement aux ouvriers attachés à l'industrie de la pâte et du papier du nord de l'Ontario.

De plus, en considérant la main-d'œuvre industrielle, on se rend compte que l'armature de l'industrie de la pâte et du papier, dans le contexte national, est formée de Finlandais et de Canadiens français, les uns et les autres habitués au travail de forêt, ce qui se manifeste dans la régularité avec laquelle ces hommes cherchent à travailler dans les camps où ils sont les meilleurs ouvriers. Et en accomplissant ce travail en forêt, ils font vivre leur famille qui se trouve dans les villes et localités de la région. Ils sont assez nombreux. La section la plus nombreuse du syndicat des travailleurs de forêt et de scieries se trouve dans le nord de l'Ontario et compte plus de 9,000 adhérents, ce qui signifie 9,000 ouvriers qui travaillent dans les camps situés à l'ouest et à l'est de Port-Arthur. D'après l'estimation que m'a fournie le syndicat, sur ces 9,000 hommes environ 1,500 sont mariés et doivent entretenir leur famille en ville.

Maintenant la main-d'œuvre employée dans cette exploitation à long terme se stabilise de plus en plus, ce qui est un grand progrès si l'on songe à ce qui se passait il y a un certain nombre d'années, alors que l'on avait coutume d'assister à une coupe d'hiver, puis au flottage du printemps suivi d'une beuverie de printemps en ville, après laquelle le bûcheron battait la pavé en attendant que l'activité reprenne en automne. Cette organisation change graduellement à bien des égards, par suite de la révolution mécanique qui s'est produite dans l'industrie de la pâte et du papier. Il n'est plus possible de ne garder un bûcheron que pour quelque temps puis de le laisser retourner en ville, alors que ces compagnies ont tant d'argent immobilisé par du matériel coûteux. Nous prévoyons maintenant ce qui se passera probablement dans les camps pendant les 20 ou 30 prochaines années au moins. Nous pouvons prévoir que dans ces camps un certain nombre d'hommes